

Le passage de Napoléon à Vilnius en 1812

Virgilijus Pugačiauskas

À la veille de la campagne de Russie, Vilnius était une importante ville frontalière de l'empire russe. Après l'intégration du grand-duché de Lituanie dans l'empire en 1795, elle était devenue le chef-lieu d'une province et un important centre militaire et stratégique russe. Malgré la grande influence qu'elle exerçait encore sur un vaste territoire, la ville pourtant stagnait sur le plan économique. On ne construisait plus ni bâtiments publics, ni maisons privées. Le conseil de la ville avait perdu son autonomie administrative et devait puiser chaque année des sommes considérables dans un trésor municipal déficitaire afin de couvrir les frais de casernement des troupes russes.

Les somptueuses résidences de la noblesse, l'hôtel de ville, les bâtiments de l'université, le palais épiscopal, et surtout des églises de style gothique, Renaissance et baroque se distinguaient nettement dans le paysage architectural de la ville. Grâce à la beauté et à la diversité de ces monuments, la ville nichée dans la vallée de la Neris répandait un charme irrésistible. Beaucoup moins somptueuses étaient les maisons des commerçants et des artisans, construites souvent en briques, à deux ou – cas plus rare – trois étages. À cette époque-là, les 1621 maisons de briques et de bois abritaient plus de 30 000 habitants de différentes origines ethniques. Selon les données démographiques, Vilnius pouvait être comparée aux villes moyennes de l'Europe occidentale et occuper une place parmi les vingt plus grandes villes françaises. La vie quotidienne des habitants de Vilnius, paisible au début de 1812, fut perturbée au printemps par le séjour inhabituellement long du tsar Alexandre I^{er}. On pouvait facilement deviner les raisons de cette visite, car la guerre avec la France approchait inexorablement et la Lituanie devrait se transformer inévitablement en champ de bataille entre les deux puissances. Alexandre I^{er} résidait ainsi à Vilnius pour inspecter les troupes disposées près de la frontière et essayer de dissiper les humeurs pro-françaises de la noblesse lituanienne. Ce fut le 24 juin que tomba soudain la nouvelle de la traversée du Niémen par la Grande Armée, près de Kaunas. Les efforts du tsar avaient été vains : l'armée russe fut prise à l'improviste et Vilnius cédée sans combat, ce qui étonna beaucoup Napoléon. Les habitants de Vilnius accueillirent les soldats de la Grande Armée comme des libérateurs. C'est ainsi que commença ce que l'historiographie lituanienne appelle *Prancūzmetis*, la « période française », qui changea si considérablement le rythme habituel de vie des Lituaniens.

Napoléon passa 19 jours à Vilnius pendant lesquels il s'occupa des affaires militaires et de l'installation du gouvernement du territoire occupé. Son séjour commença le 28 juin, aux environs de midi quand, ayant reçu les clés de la ville des mains de la municipalité, il entra dans la cité par la porte de l'Aurore. Ce jour-là, l'empereur concentra son attention sur la construction d'un pont de bateaux sur la Neris. Le soir, il s'installa dans le palais du gouverneur où Alexandre I^{er} l'avait précédé.

Napoléon sortait chaque jour dans la ville. Accompagné d'une petite suite, il allait à cheval inspecter ses troupes installées dans les faubourgs. Il trouva également le temps de rencontrer, non seulement les fonctionnaires du gouvernement provisoire de Lituanie qu'il avait mis en place, mais aussi la noblesse lituanienne et les autorités religieuses. Il rencontra à plusieurs reprises les professeurs et le recteur de l'université de Vilnius, Jan Sniadecki. On y parla de l'histoire du pays ainsi que de sa situation actuelle. L'empereur surprit ses interlocuteurs par sa connaissance du sujet. Le cinquième jour, Napoléon reçut l'émissaire du tsar, le général Balachov, mais aucun accord ne fut trouvé. Le 16 juillet à 23 heures, l'empereur quitta la ville pour prendre la tête de son armée.

Vilnius, dont les habitants avaient accueilli favorablement la Grande Armée, devint sa principale base militaire arrière durant la campagne de Russie. De nombreux fonctionnaires français, militaires et civils, s'installèrent dans la ville. Durant toute la guerre, le ministre des Affaires étrangères, Hugues-Bernard Maret, qui, sur ordre de Napoléon, devait surveiller le pouvoir local, y résida également. C'est à Vilnius, dotée d'importants stocks de provisions de guerre et de subsistances, que faisaient halte les troupes en route vers la Russie. La ville accueillait 17 hôpitaux militaires, installés généralement dans des couvents, avec plus de 6000 malades. Le taux de mortalité y était très élevé – jusqu'à 100 personnes par jour – à cause des épidémies (dysenterie et typhus) et du manque de médicaments et de soins médicaux. La ville était protégée par une double ligne de fortifications dont la construction avait commencé dès le deuxième jour de l'occupation. Le général Haxo en dirigea les premiers travaux, puis le gouverneur militaire de Vilnius Jomini en reprit la direction. Par décret, Napoléon réorganisa le système administratif de Vilnius selon le modèle français. La municipalité de Vilnius, constituée de plusieurs notables de la ville, se caractérisait par un bon ordre institutionnel, mais peu de fonctionnaires avaient l'expérience du travail administratif. La gestion de la ville restait toujours très délicate en raison du déséquilibre entre les maigres recettes et les grandes dépenses, deux fois plus importantes. Les habitants ne pouvaient subvenir financièrement aux réquisitions ordinaires et spéciales. Mais ce qui leur pesait le plus, c'était l'obligation de loger les troupes.

Le maintien de l'ordre public et la surveillance des installations militaires et des prisons étaient exercés par la garde nationale, qui comptait près de mille citoyens dans ses rangs. Les changements liés à la « période française » eurent également un impact sur l'Eglise catholique. La plupart des édifices du culte servirent d'écuries ou de greniers pour stocker le ravitaillement. En dépit des problèmes causés, le clergé local resta cependant favorable au régime napoléonien.

La vie de la cité à cette époque était étroitement liée à celle de l'université, de ses professeurs et de ses étudiants. Malgré l'engagement de nombreux étudiants dans les régiments nationaux, le manque de professeurs et la réquisition d'une partie des locaux pour des besoins militaires, les cours ne furent pas interrompus. Ce fut le grand mérite du recteur Sniadecki qui défendit courageusement les intérêts de l'uni-

versité. Pour lui, la faveur de Napoléon fut un grand appui, l'empereur l'ayant nommé dans le gouvernement provisoire, ce qui provoqua un grand étonnement au sein de la noblesse. Par ailleurs, la « période française » entraîna un changement radical de la vie mondaine. Celle-ci devint beaucoup plus intense et variée. Outre les spectacles, soirées dansantes et loteries, de nombreuses fêtes furent organisées pour commémorer les « dates françaises ». Ainsi on célébra le 14 juillet, les victoires des Français en Russie, la prise de Moscou, les anniversaires de Napoléon et de son épouse Marie-Louise, le jour du couronnement de l'empereur. Ces fêtes commençaient par une messe solennelle, suivie de défilés militaires, de salves d'artillerie et de réceptions officielles. Toute la ville était décorée et les théâtres donnaient de nouveaux spectacles qui fascinaient tout le monde, laissant une trace inoubliable dans la mémoire des habitants de la ville.

Quand la Grande Armée battit en retraite, Vilnius fut particulièrement touchée par la catastrophe. Selon les rapports officiels russes relatifs aux enterrements massifs des restes de l'armée napoléonienne autour de la ville durant l'hiver 1812-1813, près de 37 000 officiers et soldats y trouvèrent la mort. Avec ses pertes à Vilnius, la Grande Armée finissait de disparaître. Ce qui est exceptionnel dans l'épopée des guerres napoléoniennes, c'est que la plupart de ces morts ne furent pas causées par des opérations militaires. En effet, il n'y eut plus aucune bataille pouvant causer de part et d'autre des pertes importantes. Lors des combats près de la porte de l'Aurore et sur la route de Kaunas, près de Paneriai, les pertes n'avaient pas dû excéder quelques centaines de morts. La plupart des décès semblent donc avoir été dus à l'épuisement psychique, à la faim, à la fatigue, à la maladie et à un froid terrible : selon les témoignages, la température descendait la nuit jusqu'à moins trente degrés. Beaucoup de soldats n'avaient simplement plus eu la force de se rendre aux points de ravitaillement. Il est difficile de trouver une autre explication à cette situation paradoxale où des soldats mouraient de faim alors que les dépôts de la ville regorgeaient de vivres.

En 2002, des fouilles archéologiques à Vilnius ont permis la découverte de corps ensevelis de soldats de la Grande Armée¹. C'étaient justement les victimes de décembre 1812. Les restes de près de 3 000 soldats appartenant à une quarantaine de régiments de cavalerie, d'artillerie et d'infanterie ont été trouvés, ainsi que ceux de quelques dizaines de femmes. Par une ironie du destin, les soldats ont trouvé le repos éternel dans un lieu où, quelques mois auparavant, ils avaient aménagé des fortifications qui n'ont jamais servi. Telle est l'histoire de la « période française » en Lituanie, qui, selon la femme de lettres Gabriela Puzynina (1815-1869), « *avait commencé merveilleusement comme l'espoir et finissait tristement comme le désespoir* ».

Traduit par Danguolė Melnikienė et Sylvie Burin des Roziers

¹ Voir : Thierry Vette, « Les ombres de la retraite de Russie », *Cahiers Litvaniens*, Strasbourg, n°7, automne 2006.